



La nature des Modernes

Comment penser la singularité de
l'expérience des Modernes avec
B. Latour?

Quatrième Leçon

Qu'est-ce qu'un régime de vérité?

I.

Que signifie connaitre?

C'est là toute la bizarrerie de cette affaire de connaissance, et la raison pour laquelle James, avec son humour habituel, avait introduit sa « théorie déambulatoire de la vérité » ; au lieu, affirmait-il, d'un « saut mortel » entre mots et choses, on se trouve toujours en pratique devant une forme de reptation à la fois très ordinaire et très particulière qui va de documents en documents jusqu'à une prise solide et assurée sans jamais passer par les deux étapes obligatoires de l'Objet et du Sujet (Latour, Enquête, p. 90)

- Le professeur Strong distingue entre les relations qu'il nomme « saltatoires » et celles qu'il nomme « ambulatoires ». La « différence », par exemple, est saltatoire, bondissant en quelque sorte immédiatement d'un terme à un autre, mais la « distance » dans le temps ou dans l'espace se compose de fragments d'expérience intermédiaires, à travers lesquels nous nous déplaçons successivement (James, La signification de la vérité, p. 100)
- La manière la plus générale de distinguer ma conception de la connaissance de la conception populaire (qui est aussi celle de la plupart des épistémologues), c'est d'appeler ma conception ambulatoire et l'autre saltatoire; et la manière la plus générale de caractériser ces conceptions, c'est de dire que la mienne décrit la connaissance telle qu'elle existe concrètement, tandis que l'autre n'en décrit que les résultats envisagés abstraitement (James, Signification, p. 100)

Le compromis rejeté dans le chapitre premier posait en préalable l'existence d'un fossé entre les mots et le monde, et essayait ensuite de jeter une frêle passerelle par-dessus ce précipice en établissant une correspondance risquée entre des domaines ontologiques considérés comme totalement différents – le langage et la nature. Je veux montrer qu'il n'y a ni correspondance, ni abîme, ni même deux domaines ontologiques distincts, mais un phénomène entièrement différent: une référence circulante (Latour, *Espoir de Pandore*, p. 33).

Un géologue vivant en 1928 nous parle d'événements qui ne sont pas seulement antérieurs à sa naissance, mais précèdent de plusieurs millions d'années le premier être humain ayant vu le jour sur cette terre. Pour y parvenir, il part de ce qui constitue le matériau présent de l'expérience. Le géologue n'a pas sauté de ce qu'il pouvait voir et toucher à un événement enfoui dans une époque révolue; il l'a confronté à une multitude d'autres choses, de différentes espèces, découvertes sur toute la surface du globe, puis il a comparé les résultats de ses propres comparaisons avec des données propres à d'autres expériences, par exemple celles de l'astronome. Ce qui veut dire qu'il a converti les coexistences observées en coexistences non observées, en séquences inférées. Il peut alors, pour finir, dater son objet, le situer dans un ordre d'événements donnés (Dewey, *Expérience et nature*, p. 32).

Il en est de même de la relation appelée « connaissance », qui peut relier une idée à une réalité. Ma propre théorie de cette relation est ambulatoire d'un bout à l'autre. Je dis que nous connaissons un objet au moyen d'une idée toutes les fois que nous nous déplaçons en direction de l'objet sous l'impulsion que nous communique l'idée... En tous cas, notre idée nous mène dans le voisinage, effectif ou idéal, de l'objet, nous fait entrer en commerce avec lui, nous aide à pénétrer dans son intimité, nous permet de le prévoir, de le classer, de le comparer, de le déduire – bref de le traiter comme nous ne pourrions le faire si l'idée n'était pas en notre possession (James, Signification, p. 101)

On voit donc que, pour capter l'originalité d'une chaîne de référence, on ne peut jamais se limiter à deux points extrêmes, la carte et le mont Aiguille, le signe et la chose qui n'en sont que les points d'arrêt provisoires: on perdrait aussitôt tout le bénéfice de la 'mise en réseau'. Non, c'est toute la série des points, au cours de l'aller et du retour, qui permet de vérifier la qualité des connaissances, et c'est bien pourquoi je l'appelle un chaîne ou un enchaînement (Latour, Enquête, p. 89)

Mais il n'existe pas de processus que nous ne puissions aussi considérer abstraitement, le dépouillant jusqu'à le réduire à son squelette ou à ses contours essentiels; et quand nous avons ainsi traité les processus de connaissance, nous sommes aisément portés à les considérer comme absolument sans pareil dans la nature. D'abord, en effet, nous vidons idée, objet et intermédiaires de toutes les particularités, afin de ne garder qu'un schème général, et ensuite nous ne considérons ce dernier que dans sa fonction consistant à donner un résultat, et non dans son caractère de processus. Par ce traitement, les intermédiaires s'étiolent jusqu'à n'être plus que la forme d'un simple espace de séparation, tandis que l'idée et l'objet ne gardent que la distinction logique consistant à être les termes ainsi séparés. Autrement dit, les intermédiaires, qui, dans leur particularité concrète, forment un pont, s'évaporent idéalement de façon à n'être plus qu'un intervalle vide à franchir (James, *Signification*, p. 103).

Tout tourne autour de cette question de CORRESPONDANCE entre le monde et les énoncés sur le monde. On dira que s'il est un sujet dont l'ethnologie devrait se défier comme de la peste, c'est de cette fameuse *adéquatio rei et intellectus* tout juste bonne à servir de pont aux ânes pour l'épreuve de philosophie du baccalauréat » (Latour, Enquête, p. 81)

II.

La vérité arrive aux choses

La grande hypothèse des intellectualistes est que la vérité implique essentiellement une relation statique et inerte. Lorsqu'on a trouvé une idée vraie sur un objet, la question est réglée. On détient la vérité, on *sait*, on a accompli son destin de sujet pensant. L'esprit se trouve là où il doit être, il a obéi à son impératif catégorique, et l'on n'a plus besoin de rien une fois qu'on a atteint l'apogée de son destin rationnel (James, Pragmatisme, p. 226)

Les idées vraies sont celles que l'on peut assimiler, valider, corroborer et vérifier. Les idées fausses sont celles qui ne le permettent pas... Telle est la thèse que je dois défendre. La vérité d'une idée n'est pas une propriété stable qui lui soit inhérente. La vérité vient à l'idée. Celle-ci devient vraie, les événements la rendent vraie. Sa vérité est en fait un événement, un processus: le processus qui consiste à se vérifier elle-même, qui consiste en une *vérification*. Sa validité est ce processus de *validation* (James, Pragmatisme, p. 226).

C'est-à-dire qu'elles nous mènent, par les actes et les idées qu'elles suscitent, dans, jusqu'à ou vers d'autres parties de l'expérience avec lesquelles nous sentons tout du long – ce sentiment faisant partie de nos potentialités – que nos idées originelles restent en accord. Les liaisons et les transitions de point en point nous semblent se faire de façon progressive, harmonieuse et satisfaisante. Cette faculté qu'a une idée de nous guider de façon satisfaisante est ce que l'on entend par sa vérification (James, Pragmatisme, p. 227).

Ce guidage qui se vérifie aussi simplement et aussi pleinement est sans doute le modèle original et le prototype du processus de vérité. L'expérience comporte bien sûr d'autres formes de processus pour parvenir à la vérité, mais elles peuvent toutes se concevoir comme étant en premier lieu des vérifications que l'on a suspendues, multipliées ou substituées les unes aux autres (p. 230)

C'est-à-dire qu'elles nous mènent, par les actes et les idées qu'elles suscitent, dans, jusqu'à ou vers d'autres parties de l'expérience avec lesquelles nous sentons tout du long – ce sentiment faisant partie de nos potentialités – que nos idées originelles restent en accord. Les liaisons et les transitions de point en point nous semblent se faire de façon progressive, harmonieuse et satisfaisante. Cette faculté qu'a une idée de nous guider de façon satisfaisante est ce que l'on entend par sa vérification (James, Pragmatisme, p. 227).

Ce guidage qui se vérifie aussi simplement et aussi pleinement est sans doute le modèle original et le prototype du processus de vérité. L'expérience comporte bien sûr d'autres formes de processus pour parvenir à la vérité, mais elles peuvent toutes se concevoir comme étant en premier lieu des vérifications que l'on a suspendues, multipliées ou substituées les unes aux autres (p.230)

On voit maintenant très clairement le point où rationalistes et pragmatistes divergent radicalement. L'expérience est en mutation constante, et du point de vue psychologique, notre connaissance de la vérité l'est aussi – voilà ce que le rationalisme est prêt à admettre mais il n'ira jamais jusqu'à admettre que la réalité ou que la vérité elles-mêmes puissent changer. Selon cette théorie, la réalité est déjà toute faite et achevée de toute éternité et l'accord de nos idées avec elle est cette qualité unique et inexplicable qui leur est propre, et qui a déjà été soulignée. Parce qu'elle est cette excellence intrinsèque, leur vérité n'a rien à voir avec nos expériences. Elle n'ajoute rien au contenu de l'expérience. Elle ne fait aucune différence dans la réalité, elle est superfétatoire, inerte, statique, elle n'est qu'un simple reflet. Elle n'existe pas, elle vaut ou règne, elle appartient à une dimension qui n'est pas celle des faits ou des relations entre les faits... Ainsi, tandis que le pragmatisme est tourné vers le futur, le rationalisme se trouve là encore tourné vers l'éternité du passé (p. 246).

Les notions de conditions de félicité et d'infélicité°, maintenant bien ancrée dans les traditions intellectuelles, permettent de contraster des types très différents de véridiction sans les réduire à un modèle unique (Latour, Enquête, p. 30)

En effet, on va vite le comprendre, il ne servirait à rien, pour déployer la diversité des conditions de félicité, de se contenter de dire qu'il s'agit de « jeux de langage » simplement différents. Cette générosité cacherait en fait une extrême pingrerie puisque c'est au langage° qu'on confierait le soin de rendre compte de la diversité, mais toujours pas à l'être. L'être continuerait à se dire d'une seule et unique façon ou du moins d'être interrogé selon un seul mode, ou, pour prendre le terme technique, selon une seule catégorie°. Quoiqu'on fasse, il n'y aurait toujours qu'un seul mode d'existence — quand bien même on laisserait se multiplier les « façons de parler » qui elles, aux yeux du gros bon sens, ne coûtent pas grand-chose (Latour, Enquête, p. 32)